

LETTRES DE SULPICE SÉVERE SUR SAINT MARTIN

I. - LETTRE AU PRETRE EUSEBE

Contre un détracteur de saint Martin

Hier, la plupart des moines étaient venus me voir. Entre autres propos d'une longue conversation ininterrompue, on vint à parler du petit livre que j'ai publié sur la vie du bienheureux évêque Martin. J'avais grand plaisir à entendre dire que cet opuscule était lu avec empressement par beaucoup de lecteurs. Là-dessus, on me révéla un mot d'un individu inspiré par l'esprit malin. Pourquoi, demandait cet homme, pourquoi Martin, qui a ressuscité des morts, qui a écarté des maisons les flammes, pourquoi lui-même a-t-il été récemment brûlé dans un incendie, où il a failli périr au milieu de cruelles souffrances?

Oh, le malheureux, quel qu'il soit! Dans ses paroles, nous reconnaissons les propos des Juifs incrédules, qui, regardant le Seigneur attaché à la croix, L'insultaient en ces termes: «Il a sauvé les autres, mais Il ne peut se sauver Lui-même»(Mt27,42). Vraiment, cet homme, quel qu'il soit, aurait dû naître en ces temps-là: il aurait pu proférer ce blasphème contre le Seigneur, lui qui suit cet exemple en blasphémant contre le saint du Seigneur.

Quoi donc? Réponds, qui que tu sois: Martin n'est pas puissant, n'est pas saint, parce qu'il a été en péril dans un incendie?

Ô bienheureux Martin, homme semblable en tout aux apôtres, même pour ces outrages reçus! C'est bien cela que pensaient aussi de Paul les Gentils, quand une vipère l'avait mordu: «Cet homme, disaient-ils, doit être un homicide: il a eu beau échapper à la mer, son destin ne lui a pas permis de vivre» (Ac28,4). Mais Paul, secouant la vipère dans le feu, n'éprouva aucun mal. Les Gentils pensaient qu'il allait tomber tout à coup et mourir aussitôt; mais, voyant qu'il ne lui arrivait aucun mal, ils changèrent de dispositions, disant qu'il était un dieu. Eh bien, par l'exemple au moins de ces païens, ô toi, le plus malheureux de tous les mortels, tu aurais dû être

amené à condamner toi-même ton incrédulité. Si tu étais scandalisé de voir Martin atteint par la flamme, eh bien, en raison de cette atteinte même, tu aurais dû attribuer à ces mérites et à sa puissance le fait que Martin, entouré par le feu, n'avait pas péri.

Reconnais, malheureux, reconnais ce que tu ignores: presque tous les saints se sont signalés surtout par les miracles opérés dans leurs périls. Je vois Pierre, puissant par la foi, dompter la nature rebelle en marchant sur la mer, en foulant de ses pas la mobilité des eaux. Mais il ne me paraît pas inférieur, l'apôtre des Gentils, que les flots engloutirent, et que rendirent les ondes de l'abîme, (comme Jonas) émergeant après trois jours et autant de nuits. Peut-être même est-ce plus d'avoir vécu dans l'abîme, que d'avoir traversé la mer au-dessus des abîmes. Mais cela, je pense, tu ne l'avais pas lu, sot que tu es; ou, si tu l'avais lu, tu ne l'avais pas compris. En effet, ce n'est pas sans un dessein de Dieu, que le bienheureux évangéliste avait dans les saintes Écritures produit un exemple de ce genre. Il voulait en tirer une leçon pour l'esprit humain. Les accidents causés par les naufrages ou les serpents, et les accidents énumérés par l'Apôtre qui se glorifie de sa nudité, de sa faim et des périls venus des

brigands, tous ces accidents, sans doute, sont communs pour la souffrance aux hommes saints comme aux autres; mais, dans l'énergie déployée pour supporter ces maux ou les vaincre, s'est toujours et surtout montrée la vertu des justes, patients dans toutes les épreuves et toujours invincibles, d'autant plus triomphants dans la victoire qu'ils avaient plus souffert.

Ainsi, le fait que l'on invoque, pour rabaisser Martin, est un témoignage de son mérite et de sa gloire, puisqu'il est sorti vainqueur d'une très périlleuse épreuve. D'ailleurs, si j'ai omis ce fait dans le livre que j'ai écrit sur sa Vie, on ne doit pas s'en étonner. Dans ce livre même, j'ai déclaré n'avoir pas rapporté tous les faits de sa vie: si j'avais voulu tout noter, j'aurais publié un volume énorme, démesuré pour les lecteurs. Au reste, Martin a fait tant de grandes choses, que dans un récit on ne saurait tout embrasser. Cependant, sur le fait en question, je veux apporter la lumière. Je raconterai donc la chose en détail, telle qu'elle s'est passée: ainsi, l'on ne pourra pas me soupçonner d'avoir omis à dessein un fait que l'on pouvait m'opposer pour dénigrer le bienheureux.

Martin s'était rendu dans une de ses paroisses, suivant sa coutume annuelle, conformément à l'habitude qu'ont les évêques de visiter leurs Églises. C'était vers le milieu de l'hiver. Les clercs lui préparèrent un gîte dans la sacristie de l'église: ils allumèrent un grand feu dans l'hypocauste sous le dallage déjà fendu et très mince de la pièce, puis ils firent un lit en amoncelant de la paille. Quand Martin se fut installé sur sa couche, il eut horreur de la mollesse inaccoutumée d'un lit trop voluptueux; car il couchait ordinairement sur la terre nue, couverte seulement d'un cilice. Aussi, très ému comme si on lui eût fait injure, il rejeta loin de lui toute la litière. Par hasard, il entassa sur le fourneau une partie de cette paille qu'il avait écartée. Pour lui, selon sa coutume, il s'étendit sur le sol nu où succombant à la fatigue du voyage, il s'endormit. Vers minuit, jaillissant par ces fentes du dallage dont nous avons parlé, le feu gagna des brins de paille sèche. Martin, réveillé en sursaut, pris à l'improviste, incertain devant le danger, et surtout, comme il le racontait volontiers, surpris par le diable qui le guettait et le pressait, tarda trop à s'armer de la prière. Il voulut d'abord s'élaner au dehors; il lutta longtemps et vainement contre le verrou de la porte, qu'il avait fermée. La situation s'aggravant, il se vit entouré de flammes; le feu gagna le vêtement dont il était revêtu. Enfin, il revint à lui: comprenant que le salut était, non dans la fuite, mais dans le Seigneur, il saisit le bouclier de la foi et de la prière, se tourna tout entier vers le Seigneur, et se jeta au milieu des flammes. Alors, par un effet de la puissance divine, le feu s'écarta: au milieu d'un cercle de flammes devenues pour lui inoffensives, Martin se mit à prier. Cependant, les moines qui étaient devant la porte, entendant crépiter et lutter l'incendie, brisent la porte verrouillée, écartent le feu, et du milieu des flammes tirent Martin, qu'ils croyaient trouver déjà complètement consumé par un si long incendie.

Au reste, -et de mes paroles le Seigneur est témoin,- Martin lui-même me racontait plus tard, et il avouait non sans gémir, qu'il avait été surpris d'abord par les artifices du diable. Réveillé en sursaut, disait-il, il n'avait pas eu l'idée de lutter contre le danger par la foi et la prière; il avait senti autour de lui les atteintes du feu, aussi longtemps que, dans le désordre de son esprit, il avait tenté de s'échapper par la porte; mais, dès qu'il avait repris l'étendard de la croix et les armes de la prière, les flammes s'étaient retirées autour de lui, et il avait senti qu'elles le baignaient de rosée, après avoir souffert de leurs brûlures.

Ainsi, quiconque lira ce récit devra comprendre que dans ce péril, si Martin a été mis à l'épreuve, il a été reconnu vraiment à toute épreuve.

II. - LETTRE AU DIACRE AURELIUS

Apparition de saint Martin à Sulpice Sévère

Après que tu m'eus quitté le matin, je restai assis seul dans ma cellule, tout à ces pensées qui souvent m'absorbent: l'espoir de l'avenir, le dégoût du présent, la crainte du Jugement, l'épouvante des châtiments de l'enfer. Cette méditation me ramenait à ce qui en avait été le point de départ, au souvenir de mes péchés: souvenir qui m'attristait et m'accablait. Puis, fatigué par ces angoisses, je m'étendis sur mon lit. Comme il arrive le plus souvent par l'effet du chagrin, le sommeil me gagna: ce sommeil des heures du matin, sommeil plus léger, incertain, si bien en suspens et indécis dans les membres où il se glisse, qu'il ne ressemble pas au sommeil ordinaire, et que, presque éveillé, on se sent dormir.

Tout à coup, je crus voir le saint évêque Martin, couvert d'une toge blanche, le visage resplendissant, les yeux étincelants, la chevelure auréolée de pourpre. Il se montrait à moi avec l'extérieur, le corps et les traits que je connaissais; et cependant, chose bien difficile à exprimer, on ne pouvait le regarder, tout en pouvant le reconnaître. En souriant, il tendait un peu vers moi le petit livre que j'ai écrit sur sa vie, et qu'il tenait de la main droite. Moi, j'embrassais ses genoux sacrés, je lui demandais sa bénédiction; puis sur ma tête, comme une caresse, je sentais le contact de sa main, tandis que, dans la formule consacrée de la bénédiction, il répétait ce nom de la croix si familier à sa bouche. J'avais les yeux fixés sur lui, ne pouvant me rassasier de contempler son visage, quand, tout à coup, s'élevant dans les airs, il me fut ravi. Il franchit l'immensité de l'éther, emporté rapidement par une nuée. Je pus le suivre des yeux, jusqu'au moment où il fut reçu dans le ciel qui s'ouvrit pour lui, et où il disparut. Peu après, j'aperçus le saint prêtre Clair, son disciple, récemment décédé; je le vis monter par la même voie que son maître. Moi, impudemment, je voulus suivre; mais, tandis que je me démenais et faisais effort pour m'élever en l'air, je m'éveillai.

A peine réveillé, je commençais à me féliciter de cette vision, quand un esclave de la maison entra chez moi. Il avait la figure plus triste qu'à l'ordinaire, la figure d'un homme qui en même temps veut parler et va pleurer. «Eh bien! lui dis-je, avec cette mine si triste, qu'as-tu à me dire de si pressé?» -«Deux moines, répondit-il, arrivent à l'instant de Tours; ils annoncent que le seigneur Martin est mort». Je fus anéanti, je l'avoue; les larmes jaillirent; je pleurai abondamment. Maintenant encore, tandis que je t'écris ceci, frère, mes larmes coulent; ma douleur, dont je ne suis pas maître, n'admet aucune consolation.

Mais toi, dès que j'ai reçu la nouvelle, j'ai voulu t'associer à mon deuil, toi qui t'associais à mon affection pour Martin. Viens donc à moi tout de suite, viens pleurer avec moi celui que tu aimes avec moi. Je sais bien qu'un homme comme lui ne doit pas être pleuré: un homme qui, après avoir vaincu le monde, après avoir triomphé du siècle, a reçu maintenant enfin la couronne de la justice. Et pourtant, moi, je ne puis dominer ma douleur. Sans doute, j'aurai d'avance, au ciel, un patron, mais j'ai perdu le consolateur de ma vie présente.

Malgré tout, si la douleur pouvait raisonner, je devrais me réjouir. En effet, Martin se mêle maintenant aux Apôtres et aux Prophètes: n'en déplaît à tous les saints, dans ce groupe de justes, il n'est inférieur à personne. Mais surtout, je l'espère, je le crois, j'en suis sûr, il est enrôlé dans la troupe de ceux qui ont lavé leur robe dans le sang; il suit l'Agneau et L'accompagne, pur de toute souillure. Si les circonstances n'ont pu lui procurer le martyre, il ne manquera pas cependant de la gloire des martyrs, étant donné que, par ses vœux et son courage, il aurait pu et voulu être un martyr. Si, vivant au temps de Néron ou de Dèce, il avait pu combattre dans les grands combats d'alors, eh bien, j'en atteste le Dieu du ciel et de

la terre, Martin serait de lui-même monté sur le chevalet, il se serait de lui-même jeté dans le feu, ou, rivalisant avec les jeunes Hébreux (de Babylone), dans les tourbillons de flamme, au milieu de la fournaise, il aurait chanté l'hymne du Seigneur. Si par hasard le persécuteur avait préféré le fameux supplice d'Isaïe, jamais, assurément, Martin n'aurait été indigne du prophète, jamais il n'aurait craint de voir ses membres coupés par les lames des scies. Si la fureur impie des bourreaux avait voulu précipiter le bienheureux du haut des rochers à pic d'une montagne abrupte, je rends ici avec confiance témoignage à la vérité, il se serait lui-même lancé dans le vide. Si, à l'exemple de l'Apôtre des Gentils, il avait été condamné à périr par le glaive, et si, comme c'est fréquent, il avait été conduit au supplice avec d'autres victimes, il aurait forcé le bourreau à le frapper avant tous, pour saisir le premier la palme sanglante du martyr. En un mot, à toutes les peines, à tous les supplices, qui le plus souvent ont fait céder la faiblesse humaine, Martin aurait tenu tête, toujours inébranlable, sans jamais cesser de confesser le Seigneur: joyeux de ses plaies, heureux de ses tortures; au milieu de n'importe quels tourments, il aurait ri.

Sans doute, il n'a pas eu à subir tout cela; il n'en a pas moins, sans verser son sang, rempli toutes les conditions du martyr. En effet, dans l'espoir de l'éternité, quelles douleurs humaines n'a-t-il pas eu à subir? Une vraie passion: faim, veilles, nudité, jeûnes, outrages des envieux, attaques des coquins, soins aux malades, sollicitude pour les gens en péril. De quel affligé n'a-t-il pas partagé l'affliction? Quel scandale ne lui a pas brûlé le cœur? Quelle mort ne l'a pas fait gémir? En outre, il avait à livrer chaque jour divers combats contre la scélératesse des hommes et des esprits malins. De tous ces assauts, il sortait toujours triomphant; car il avait le courage pour vaincre, la patience pour attendre, l'égalité d'âme pour supporter. Homme unique par ses vertus vraiment ineffables, piété, miséricorde, charité: la charité qui chaque jour, même chez les hommes saints, se glace en ce siècle glacé, et qui chez Martin, au contraire, a duré jusqu'à la fin en augmentant de jour en jour.

De cette charité de Martin, j'ai joui tout spécialement, moi indigne, que malgré mon indignité il chérissait tout particulièrement, mais voici que de nouveau mes larmes coulent, que du fond de ma poitrine sortent des gémissements. En quel homme désormais trouverai-je un semblable appui? En quelle affection trouverai-je même consolation? Malheureux, infortuné que je suis! Pourrai-je jamais, si je continue de vivre, ne pas m'affliger de survivre à Martin? Pour moi, désormais la vie aura-t-elle quelque charme? Y aura-t-il un jour, une heure sans larmes? Avec toi, frère chéri, pourrai-je parler de lui sans pleurer? Ou jamais, dans mes conversations avec toi, pourrai-je parler d'autre chose que de lui?

Mais pourquoi te faire gémir et pleurer? Voici que maintenant je désire te voir consolé, moi qui ne puis me consoler moi-même. Eh bien! Martin ne nous manquera pas, crois-moi, il ne nous manquera pas. Il assistera aux entretiens que nous aurons sur lui. Il se tiendra près de nous, quand nous prierons. Comme il a daigné déjà me l'accorder aujourd'hui, il se laissera voir souvent dans sa gloire; sans cesse, comme il vient de le faire, il nous protégera par sa bénédiction. Puis, selon le reste de ma vision, il a montré le ciel s'ouvrant à ceux qui le suivent, il a enseigné où l'on devait le suivre. Où doit tendre notre espérance, où doit se diriger notre âme, il nous l'a appris. Pourtant, qu'arrivera-t-il, frère? J'en ai moi-même trop conscience, je ne pourrai pas gravir ce chemin escarpé et pénétrer dans le ciel: tant m'écrase mon odieux fardeau, ce poids du péché qui me tire en bas, et qui, m'interdisant l'ascension vers les astres, m'entraîne pour mon malheur vers les châtiments de l'enfer. Néanmoins, il reste une espérance, une seule, une dernière espérance: ce que je ne puis atteindre par moi-même, je pourrais l'atteindre du moins grâce aux prières de Martin.

Pourquoi, frère, te retenir plus longtemps par une lettre si longue, en retardant ta venue? Puis, ma page est remplie; elle se dérobe. toutefois, ce n'est pas sans intention que j'ai

prolongé cet entretien: ma lettre t'apportant une nouvelle douloureuse, je voulais que par une sorte de conversation entre nous, la même feuille de papier te donnât quelque consolation.

3. - LETTRE A BASSULA (belle-mère de Sulpice Sévère)

Derniers jours, mort et funérailles de saint Martin

Sulpice Sévère à Bassula sa mère vénérable, salut.

S'il était permis de citer ses parents en justice, je t'accuserais certainement de pillage et de larcin; dans mon juste ressentiment, je te traînerais devant le tribunal du préteur. Comment ne pas me plaindre, en effet, du tort que tu me fais? Tu ne m'as laissé chez moi aucun papier, aucun livre, aucune lettre: tu voles tout, tu publies tout. Ai-je écrit à un ami une lettre familière? Ai-je par hasard, en me jouant, dicté quelque chose que je voudrais cependant tenir secret? Tout cela te parvient, presque avant d'avoir été écrit ou dicté. Évidemment, tu as à tes gages mes copistes, qui te communiquent mes inepties pour les publier. Et pourtant, je ne puis me fâcher contre eux, s'ils t'obéissent. Ils sont à ma disposition, mais grâce surtout à ta libéralité; ils se souviennent qu'ils sont encore à toi plutôt qu'à moi. C'est toi seule que j'accuse; car toi seule es coupable, toi qui oses me tendre des pièges et circonvenir perfidement mes copistes, pour te faire livrer sans choix des lettres familières ou des pages négligées, que je n'ai pu travailler à la lumière ni polir.

En effet, pour ne pas parler du reste, je demande comment a pu sitôt te parvenir la lettre que j'avais écrite naguère au diacre Aurelius. Moi, je demeure à Toulouse; toi, tu es à Trèves. Étant si loin, arrachée à ta patrie par l'inquiétude que te causait un fils, dans quelles circonstances as-tu donc pu dérober cette lettre familière? En tout cas, j'ai reçu ton message. Tu m'écris que dans la lettre en question, où j'ai mentionné la mort de saint Martin, j'aurais dû raconter le trépas même du bienheureux. Comme si, moi, j'avais publié cette lettre pour la faire lire par un autre que le destinataire! Ou comme si, moi, j'étais voué à cette tâche écrasante d'écrire à moi seul, pour le faire connaître, tout ce qu'on doit connaître de Martin! Si tu désires te renseigner sur la mort du saint évêque, interroge plutôt ceux qui y ont assisté; moi, j'ai résolu de ne rien t'écrire, dans la crainte que tu ne me publies partout. Néanmoins, si tu donnes ta parole de ne lire ceci à personne, je puis, en quelques mots, satisfaire ton désir, et te communiquer à cette condition ce qui pour moi est avéré.

Donc Martin eut longtemps à l'avance le pressentiment de sa mort, et il dit aux frères que la dissolution de son corps était imminente. Sur ces entrefaites, il eut une raison d'aller visiter la paroisse de Condate. Les clercs de cette Église n'étant pas d'accord entre eux, il désirait y rétablir la paix. Il n'ignorait pas que la fin de ses jours approchait; cependant, il ne refusa pas pour cela de partir, estimant que ce serait un beau couronnement à sa vie de vertu, s'il rendait et léguait la paix à une Église. Il partit donc, accompagné, comme toujours, de très nombreux disciples qui formaient un saint cortège.

Sur le fleuve, il vit des plongeurs poursuivre des poissons, saisir tout à coup leur proie, et s'en repaître avec rapacité. «Voilà, dit-il, une image des démons: ils guettent les imprudents, les saisissent par surprise, dévorent leurs victimes, ne peuvent se rassasier dans leur voracité». Puis, de son verbe puissant, il commanda aux oiseaux de quitter les eaux

tourbillonnantes où ils plongeaient, de gagner des régions arides et désertes. Il s'adressait à ces oiseaux sur le ton impérieux dont il usait ordinairement pour mettre en fuite les démons. Alors, s'attroupant, tous les plongeurs se réunirent; tous ensemble quittèrent le fleuve pour gagner les montagnes boisées, au grand étonnement de nombreux spectateurs, frappés de voir en Martin une puissance si grande qu'il commandait même aux oiseaux.

Il séjourna quelque temps dans le bourg ou dans l'église qu'il était allé visiter. La paix rétablie entre les clercs, il songeait à revenir au monastère, quand les forces de son corps commencèrent tout à coup à l'abandonner. Il convoqua les frères, et leur déclara qu'il allait mourir. Alors, chagrin et deuil de tous. D'une seule voix, on lui répondit en se lamentant: «Pourquoi nous abandonnes-tu, père? Et à qui nous laisses-tu, nous que tu veux quitter? Sur ton troupeau se jeteront des loups rapaces; qui nous préservera de leurs morsures, une fois notre pasteur frappé? Nous savons que tu désires aller vers le Christ: mais Il te réserve ta récompense, qui, pour être différée, n'en sera pas diminuée. Aie pitié de nous, que tu abandonnes». Ému par ces lamentations, et, comme toujours, tout entier dans le Seigneur, tout débordant de miséricorde, Martin pleura, dit-on. Puis, il se tourna vers le Seigneur, répondant seulement par ces mots à ceux qui se lamentaient: «Seigneur, si je suis encore nécessaire à ton peuple, je ne refuse pas de souffrir. Que ta Volonté soit faite!» Rien d'étonnant à ce qu'il ait presque hésité entre l'espérance et l'affliction: il ne savait que préférer, ne voulant ni abandonner ses fidèles, ni être séparé plus longtemps du Christ. Faisant abstraction de son désir, ne laissant rien à sa volonté, il s'en remit tout entier à la décision et à la Puissance du Seigneur. Il pria en ces termes: «Ils sont durs, Seigneur, les combats qu'il faut livrer dans son corps pour ton service; et j'ai assez des luttes que j'ai soutenues jusqu'ici. Mais, si Tu m'ordonnes de peiner encore pour monter la garde devant ton camp, je ne refuse pas, je n'alléguerai pas pour excuse l'épuisement de l'âge. Je me dévouerai à la tâche que Tu m'imposeras; sous tes étendards, aussi longtemps que Tu l'ordonneras Toi-même, je servirai. Sans doute, un vieillard souhaiterait son congé après une vie de labeur, mais l'âme est capable de vaincre les années et saura ne pas céder à la vieillesse. Si dès maintenant, Tu ménages mon grand âge, c'est un bien pour moi, Seigneur, que ta Volonté. Quant à ces fidèles, pour qui je crains, Tu sauras les garder Toi-même.»

Homme aux vertus ineffables, qui n'a pas été vaincu par la peine et ne pourrait être vaincu par la mort: il n'a pas voulu se laisser pencher d'aucun côté, ne craignant pas de mourir et ne refusant pas de vivre.

Déjà, depuis plusieurs jours, il était en proie à une fièvre ardente; et, cependant, il ne cessait pas de vaquer à l'oeuvre de Dieu. Il passait les nuits en prières et en veilles, forçant ses membres épuisés à servir son âme, couché sur son beau lit de cendre couvert d'un cilice. Ses disciples le prient de permettre que l'on glissât au moins sous lui de grossières couvertures: «Il ne convient pas, dit-il, qu'un chrétien meure autrement que sur la cendre. Moi, si je vous laissais un autre exemple, j'aurais péché». Cependant, les yeux et les mains toujours tendus vers le ciel, l'âme invincible, il priait sans relâche. Des prêtres qui alors étaient venus le voir, insistaient pour qu'il reposât son corps en changeant de côté: «Laissez-moi, dit-il, mes frères, laissez-moi regarder le ciel plutôt que la terre, pour mettre dès maintenant mon âme droit dans le chemin qui doit la conduire au Seigneur». Comme il venait de parler, il vit que le diable était debout près de lui: «Eh bien! dit-il, pourquoi te tiens-tu ici, bête sanguinaire? Tu ne trouveras rien en moi qui t'appartienne, maudit. C'est le sein d'Abraham qui va me recevoir.»

En disant ces mots, il rendit l'âme. Des gens qui étaient là m'ont attesté qu'ils avaient vu alors son visage transfiguré, comme le visage d'un ange. Ses membres semblaient blancs comme la neige, au point que l'on disait: «Croirait-on qu'il se soit jamais couvert d'un cilice

et roulé dans la cendre?» En effet, tel était alors l'aspect de Martin, qu'il semblait se montrer dans la gloire de la résurrection future et d'une nature autre, avec une chair nouvelle.

Pour suivre le cortège des funérailles, accourut une multitude incroyable de personnes. Tout entière, au-devant du corps, se précipita la cité (de Tours). Tous les habitants des campagnes et des bourgs étaient là, même beaucoup de gens venus des villes voisines. Oh! combien grand était le deuil de tous! Et surtout, quelles lamentations des moines éplorés! Ce jour-là, dit-on, ils étaient venus près de deux mille, eux, la gloire spéciale de Martin: tant, à son exemple, pour le service du Seigneur, l'arbre planté par lui avait poussé de branches. Et le pasteur poussait devant lui ses troupeaux, la cohue pâle de cette sainte multitude, ces bataillons de gens en pallium, vétérans vieillis au service de Dieu ou conscrits récemment assermentés aux sacrements du Christ. Puis venait le chœur des vierges. Par pudeur, elle s'interdisaient de pleurer; mais comme, sous leur sainte allégresse, elles dissimulaient leur douleur! Si la foi les empêchait de pleurer, le regret leur arrachait des gémissements. En effet, autant étaient saints leurs transports de joie pour la gloire de leur évêque, autant était légitime le chagrin que leur causait sa mort. On pouvait pardonner à leurs larmes, on pouvait se réjouir avec elles de leur joie; car, si chacun avait le droit de pleurer pour soi, il avait le droit de se réjouir pour Martin.

Le corps du bienheureux fut accompagné solennellement, jusqu'au lieu de la sépulture, par cette foule qui chantait des hymnes célestes. Qu'à ce cortège on compare, si l'on veut, les fameuses pompes profanes, je ne dirai pas de funérailles, mais d'un triomphe: y trouvera-t-on rien de semblable aux obsèques de Martin? Ces triomphateurs peuvent conduire devant leurs chars les captifs les mains liées sur le dos: le corps de Martin est escorté par ceux qui, sous sa conduite, ont vaincu le monde. Ceux-là peuvent être honorés par les applaudissements confus de peuples en délire: Martin a pour applaudissements les psaumes de Dieu, Martin est honoré par le chant des hymnes du ciel. Ceux-là, après leurs triomphes, sont précipités dans l'horrible tartare: Martin est reçu rayonnant dans le sein d'Abraham. Martin, pauvre ici-bas et de fortune modeste, entre riche au ciel. De là, je l'espère, il nous protège et nous regarde tous deux: moi qui écris ceci, et toi qui le lis.